

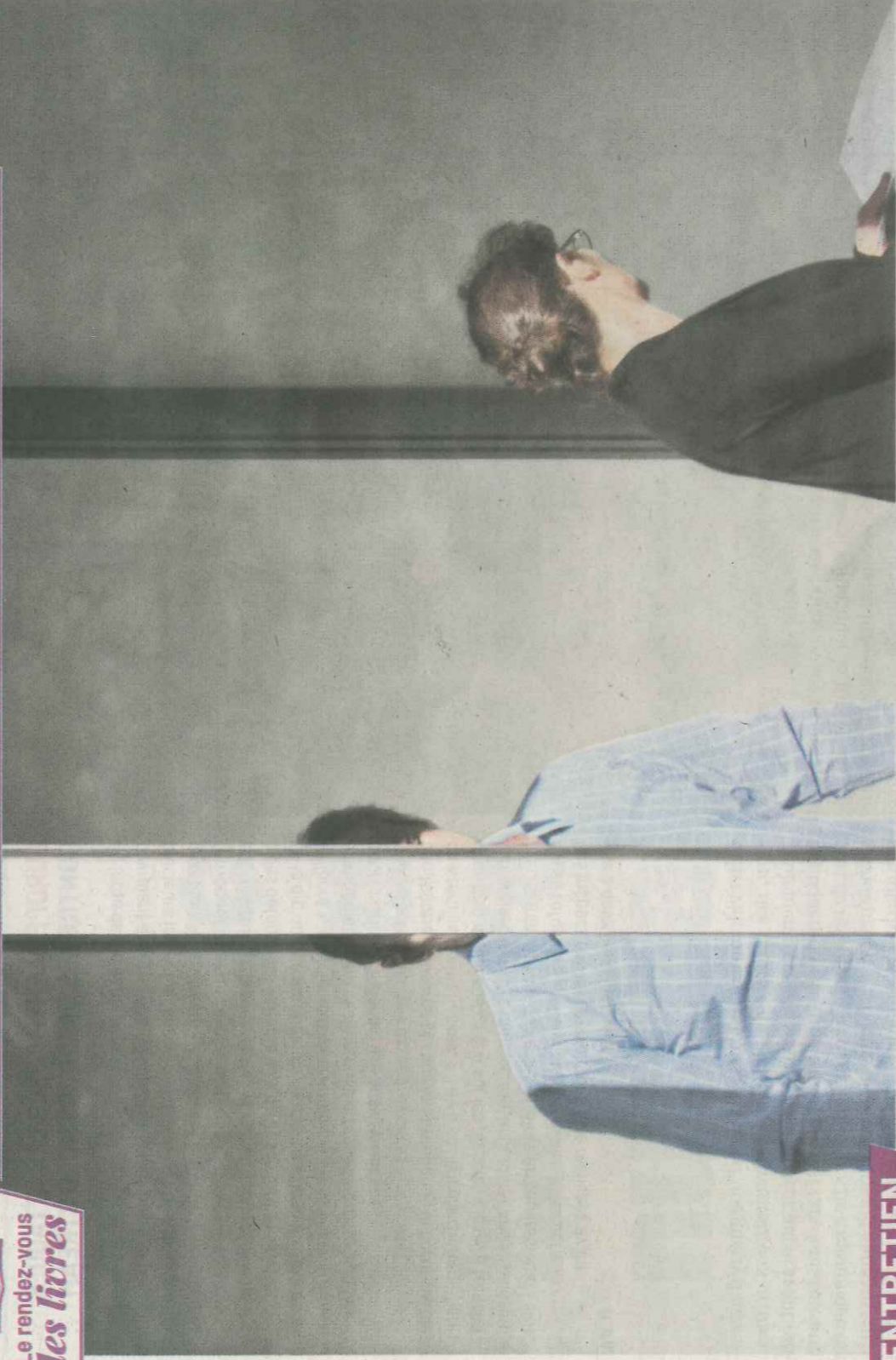


Le rendez-vous
des livres

Le Champ des cris,
d'Adrien Genoudet p. 18

Palimpseste,
d'Alexis Ragougneau p. 18

Qui sait, de Pauline
Delabroy-Allard p. 18



La photocopieuse,
scènes de la vie
de bureau. JULIEN BERNARD/HANS
LUCAS

ENTRETIEN

« Je souhaitais être à la fois l'enquêteur et l'enquêté »

LITTÉRATURE Dans son roman *Dernier travail*, **Thierry Beinstingel** met face à face, dans une entreprise touchée par des suicides, une jeune femme à peine embauchée et un cadre expérimenté. Une vue en coupe du management.

Thierry Beinstingel est entré en littérature à la suite de sa rude expérience dans le monde de l'entreprise, dont il a décidé de mettre au jour les mécanismes. Pour ce faire, il a repris de brillantes études. Après quelque 20 romans, il publie *Dernier travail*, où l'on voit une jeune femme embauchée dans une boîte du CAC 40 qui subit un procès au sujet de suicides en série... Il nous parle de son travail d'écrivain.

Notre roman *Dernier travail* aborde de front le monde de l'entreprise. Vous avez été cadre chez Orange.

En 2017, vous souteniez une thèse de doctorat sur les représentations du travail, justement, dans la littérature française contemporaine. À quel moment est venu le vœu d'écrire, soit le risque de changer de vie ?

Le vœu d'écrire, ou plutôt la vocation de témoigner de mon travail, j'en ai pris conscience après neuf années passées dans un central téléphonique. Je voulais raconter la manière dont les télécommunications ont évolué, d'une administration publique à une entreprise privée. Ce livre (*Central*, Fayard) est sorti en 2000. À aucun moment la question d'un changement de vie ou l'idée de consacrer ma vie à l'écriture ne s'est posée. Je souhaitais continuer à œuvrer et à raconter ma vie au boulot, à la manière d'un sociologue qui serait à la fois l'enquêteur et l'enquêté. Au moment des suicides de France Télécom, cette démarche a pris tout son sens avec *Retour aux mots sauvages* (Fayard, 2010). On m'a collé l'étiquette d'écrivain du travail, ce qui m'a permis de rencontrer et d'échanger avec beaucoup d'auteurs et de spécialistes de la question. Lorsque j'ai commencé à publier, je n'avais qu'un bac en poche. J'ai repris des études pour être au même niveau que mes interlocuteurs. Ma thèse de doctorat en littérature française a été une façon de résumer le plus sérieusement possible ce que j'avais perçu.

Eve est embauchée dans la boîte - qui a connu une vague de suicides - dans laquelle son père, depuis disparu, fut employé. Vincent, son supérieur, la prend sous son aile...

Pardon de vous dire cela : Vincent, au fond, est-ce vous ?

Dix ans après *Retour aux mots sauvages*, j'ai atteint, comme Vincent, l'âge de la retraite. Comme Vincent, je travaillais dans les ressources humaines. Comme Vincent, j'ai participé à la refondation de mon entreprise, durement éprouvée par les suicides. Il m'est difficile de nier que le personnage de mon roman qui m'est le plus proche est bien Vincent ! En même temps, cela reste un roman. Le fait même que ce soit un roman, plutôt qu'un témoignage ou un documentaire vécu de l'intérieur, est important. Je ne démontre rien, ne défends aucune opinion, je me contente de descriptions à travers une galerie de personnages. Je laisse les constats et les réflexions aux lecteurs, selon leur sensibilité. Les récents

procès de France Télécom m'ont donné envie d'aborder à nouveau cette période, et notamment celle qui a suivi. Les dix années passées entre ces événements et le premier procès m'ont paru extrêmement longues. Beaucoup, comme moi, attendaient que justice soit faite et attendant chaque collègue faisait preuve d'une énergie incroyable pour surmonter cette période noire. C'est aussi un hommage réitéré à la trentaine de victimes et à leurs familles, qui ont traversé leur deuil en solitaires, car, au-delà de l'événement collectif et de son horreur, les chagrins individuels persistent.

Vous faites donc entrer dans la littérature la cruauté, de plus en plus raffinée, de l'entreprise

soumise au management. Cela tranche sur l'écrit actuel. L'aliénation ne cesse de changer d'apparence. Imaginons un instant Madame Bovary en télétravail...

Vous avez raison de nommer Madame Bovary et son auteur, Gustave Flaubert. En effet, Pierre Bourdieu le cite dans son étude monumentale sur *la Misère du monde* : « *Tout est intéressant pourvu qu'on le regarde longtemps.* » Cette phrase correspond parfaitement au travail d'un sociologue. Madame Bovary nous intéresse, car nous reconnaissons en elle les sentiments humains par « *effet de réel* », comme disait Roland Barthes : l'ennui, le désœuvrement, le besoin de reconnaissance, qui sont des sentiments éprouvés au travail. Et imaginer Madame Bovary en télétravail, c'est aussi remarquer la formidable évolution des mentalités depuis cette époque. N'oublions pas que le sous-titre de *Madame Bovary* était *Mœurs de province*. La place de la femme dans le travail, la mondialisation, les questions environnementales construisent une nouvelle éthique, à laquelle il nous faut ensemble répondre.



THIERRY BEINSTINGEL
Écrivain

On vous doit déjà une quinzaine de romans. Pensez-vous qu'une forme romanesque exigeante demeure valide dans l'exploration approfondie de la société ? Et d'abord, qui touche-t-elle ?

Je ne sais pas trop ce que peut « *exiger* » la littérature. Elle touche des lecteurs différents, certains sont attirés par le divertissement et la détente, d'autres vont chercher « *des livres qui vous mordent et vous piquent* »,

comme disait Franz Kafka, avant d'ajouter « *un livre doit être la hache qui brise la mer gelée en nous* ». Cette littérature existe ; elle est même vivante et dynamique, mais elle peut être parfois cachée par les best-sellers qui monopolisent les rayons. C'est pourquoi le rôle de conseil des libraires est si important pour aider à dénicher les livres qui correspondent le mieux à nos attentes. L'auteur, lui, n'a pas conscience de ce que recherche son lectorat potentiel ; un roman ne se fabrique pas en fonction. L'auteur est en proie à ses obsessions, ses étonnements, ses énervements, qui finissent par produire un récit. Au bout d'une quinzaine de livres, la société que j'explore est intimement liée à mes origines, mon éducation, mon présent. Je ne sais pas raconter la vie des duchesses de Proust, ni décrire les milieux urbains et intellectuels. Je navigue au cœur d'une France moyenne, périphérique, laborieuse.

Dans *Dernier travail*, vous mettez particulièrement en lumière la langue de bois du management. Voulez-vous nous en donner quelques exemples à toutes fins utiles ?

En réalité, ce qui fait la force de la langue de bois, c'est sa capacité à pouvoir s'adapter. On peut utiliser les mêmes formules dans plusieurs domaines, politique, économique, discussions familiales, amicales. En ce moment, par exemple, l'expression « *c'est dans notre ADN* » est à la mode. On s'en sert partout, dans le monde associatif - la générosité, c'est notre ADN, dirait-on aux Restos du cœur -, en entreprise : la qualité de service est notre ADN... La phrase « *sortir de sa zone de confort* » fonctionne de la même manière. On peut l'utiliser dans notre vie professionnelle ou dans notre univers personnel. En tant qu'individu, nous percevons de manière positive cette phrase, comme la valorisation d'un dépassement de soi. Or, lorsque qu'au travail, l'injonction est faite à un salarié de « *sortir de sa zone de confort* », il y a au contraire une menace sous-jacente, liée aux résultats attendus. Ainsi, non seulement, il faut être conscient que relayer de telles locutions est une facilité - on ne prend plus la peine de chercher des synonymes, d'autres tournures plus adaptées -, mais surtout on accepte une forme de pensée qui nous est fournie clé en main, parfois élaborée de manière fallacieuse. On réduit ainsi notre propre réflexion. Le terrain de la langue de bois, c'est la presse intellectuelle. ■

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR MURIEL STEINMETZ

Dernier travail, de Thierry Beinstingel, Fayard, 256 pages, 19 euros

Pour son premier emploi, la jeune Eve est embauchée dans une boîte du CAC 40 qui subit un procès très médiatisé, au sujet de suicides en série survenus des années auparavant au sein du personnel. Le père de la jeune femme, un cadre d'un niveau élevé, avait lui-même mis fin à ses jours in situ, comme un signe annonciateur de la « spirale » de morts volontaires survenues dix-huit mois plus tard. Vincent, proche de la retraite, qui a donné un coup de pouce à Eve, a assisté à la période qui a suivi, avec changement de vocabulaire, quand on s'est mis à parler de « bien-être des employés », de « retour du bien-faire », de « remettre de l'humain dans les rouages ». Finies les « mutations

Plongée sans merci dans la spirale du profit

Une société au management brutal et toxique fait face à un procès médiatisé. L'auteur, ancien cadre chez Orange, dissèque le monde de l'entreprise et les nouveaux masques de l'exploitation.

injustifiées », les « fermetures de services sans concertation ». Fallait-il pour autant y croire ? L'aliénation n'a-t-elle pas repris sous d'autres formes, davantage cachées, raffinées ?

AUTOPSIE D'UN SYSTÈME

Thierry Beinstingel a été cadre chez Orange. Il a assisté à la refondation de l'entreprise. Les procès de France Télécom

lui ont donné l'idée d'aborder ce sujet. Il organise une vue en coupe réglée du monde du travail à l'aide d'une foule de personnages, dont Vincent, sa collègue DRH à queue-de-cheval qui tente de licencier un informaticien taciturne - pour recruter un « ingé-co » - en le harcelant insidieusement afin qu'il ne puisse porter plainte. Il y a aussi Francis, l'oncle d'Eve, donc le frère du suicidé, qui

à définitivement perdu le sommeil. Et puis la veuve... Thierry Beinstingel excelle à autopsier l'univers de l'entreprise, sa dureté inexorable, son mutisme, le temps et l'énergie qu'elle absorbe, les fusions-acquisitions, le climat délétère organisé à dessein, les tâches obscures et les affectations sans signification, tout comme les mises au placard inopinées, la sourde hiérarchie, enfin, qui régit les rapports de subordination tels que vécus au quotidien. C'est percutant, documenté, ça touche à l'intelligence et au cœur, au fil de la prose précise, objective, vécue du dedans en somme, qui trame cet authentique roman d'aujourd'hui, lequel explore sans merci les nouveaux masques de l'exploitation. Du coup, *Dernier travail* s'inscrit, sans aucun doute, dans le droit fil d'un chapitre actuel de la littérature, dans ses rapports avec une société assujettie à la loi sans merci du profit. ■